

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED

MAURICE LAFARGUE
Président-Gérant
HENRY BIRABFN - Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de deman-
des, ventes, locations, etc. qui se
soldent au prix réduit de 6 sous la
ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeu, 29 janvier 1914.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (68, 74, 76, 76).

LES BALS DU CARNAVAL.

- Olympians, lundi, 2 février.
Falstaffians, vendredi, 6 fé-
vrier.
Mithras, lundi, 9 février.
Oberon, jeudi, 12 février.
Atlanteans, mardi, 17 février.
Momus, jeudi, 19 février.
Proteus, lundi, 23 février.
Comus, mardi, 24 février.

M. James
M. Augustin

M. James M. Augustin, de la
rédaction de l'Abelle, accompli
aujourd'hui ses trente années de
mariage et le quarante-deuxième
anniversaire de ses débuts dans
le journalisme. Le 30 janvier
1872, il entra au "Meschacé",
de la Paroisse St-Jean-Baptiste,
dont M. Charles Lasseigne était
l'éditeur; puis en 1875 il collabora
au "Herald" de la Paroisse
St-Charles avec Thomas Ryan,
qui plus tard devint un des édi-
teurs du "Item" de la Nouvelle-
Orléans. M. Augustin était mem-
bre de la rédaction du "Demo-
crat" en 1877; du "Item" en 1877;
du "States" en 1880, dates de la
fondation de ces journaux; puis
au "Picayune" de 1889 à 1910;
collaborateur du bureau de pu-
blicité de l'Exposition de Pana-
ma, 1910-11; et maintenant à l'A-
beille. Il a collaboré à tous les
journaux français qui ont paru,
— et disparu — à la Nouvelle-Or-
léans depuis 1878 et aussi était
employé spécialement comme
chroniqueur local par la
"Deutsche Zeitung" (Gazette Al-
lemande). L'Italo-Americano,
notre dirige par M. Cavalli et le
docteur de Villeneuve. Le 30
janvier 1884 M. Augustin a épousé
Mlle Cora Chapotin. Leur fa-
mille se compose de cinq en-
fants et de quatre petits-enfants.
Leur fille aînée Lillian est l'é-
pouse de M. Walter Tallant de la
Nouvelle-Orléans, et la cadette,
Elna, est Mme J. K. Guidry.

Gilroy, Californie. Il y aura une
réunion de la famille ce soir à
la résidence de M. et Mme Au-
gustin, No. 3632 Annonciation.

Fête de la Colonie
Française

Sous la présidence d'honneur de
M. Pierre Lacaze, vice-consul
de France, et sous le patro-
nage de MM. les Présidents
des Sociétés Françaises
de la Nlle-Orléans.

LA CHANSON FRANÇAISE
PAR MME EUGENIE BUF-
FET ET M. DEFRANCE

Le comité d'organisation est
composé de M. le Consul de
France, Mmes Pierre Lacaze et
Jules Lacaze, MM. Vergnolle, Bre-
ton, Buisson, Amardeil, Gomez,
Domercq, Victor Garsaud, Charles
Iguay, William Maylié, J. M. Du-
fréchoy, J. B. Louis, Henri Mau-
mus, J. M. Sabathier, J. M. Camel,
Ernest Voizin, Paul Vandenberg,
Jovite Cau, H. Biraben, Drs. Sou-
chon, Pothier, Tussou, Estopinal,
Mouledous, Laurans, Weibacher,
Henry Roeling, Rob A. Davis,
MM. Fortune Jaubert, Octave
Garsaud, André Lafargue, A. de
Châteaufort, Béziat de Bordes,
Sébastien Roy, Joseph Flandry,
J. Darrièbre, Foucher, Dr. Rouss-
sol, E. Pons, E. Larroux, Maurice
Maumus, Albert Tujague, Nau-
don, Jean Bordes, Jean Robin, J.
P. Dupont, Gouaze, Maurin, Jo-
seph Labourdette, Ségassie, Aha-
die, H. Dabiezies, A. Darte, Justin
Darrièbre, Georges Martin, F. L.
Martin, Surmely, Paul Borde-
nave, Vidalat, etc.

A l'occasion de cette fête dont
le caractère bien français n'é-
chappe à personne, M. le Consul
de France prendra la parole.
Ainsi que nous l'annoncions
hier, cette soirée aura lieu dans
les locaux de la Société Fran-
çaise du 14 juillet, le lundi, 9 fé-
vrier prochain.

Le dévouement apporté par les
organisateurs de cette fête en
assure le succès. Ainsi que nous
avons eu l'occasion de le faire
savoir à nos lecteurs, Mme Eu-
génie Buffet a généreusement of-
fert la moitié de la recette aux
écoles françaises de notre ville.

Opéra Français

Quatrième Représentation de
"Madame Butterfly".

Mlle Manse tenait, hier soir,
le rôle de Madame Butterfly, et
elle l'a chanté devant une salle très
garnie, heureuse, à ce qu'il sem-
blait, de lui témoigner, par
d'unanimes et fréquents ap-
plaudissements, tout le plaisir
qu'elle éprouvait à l'entendre. A
côté d'elle, MM. Coulon et
Combes ont pu prendre leur part
des applaudissements du public.
On peut en dire autant de Mlle
Ruis et de M. Leroux dans les
rôles respectifs qui étaient les
leurs. De la pièce en elle-même,
nous n'avons rien à ajouter à nos
précédents comptes rendus.

UNE ENTREPRISE ORIGINALE.

La direction des pêcheries de
Hambourg s'efforce, surtout de-
puis l'automne de 1911, de déve-
lopper la vente du poisson de
mer à bon marché. Elle vient
d'inaugurer un moyen de propa-
gande assez original, en éditant
un recueil de recettes culinaires
qui a eu le plus grand succès.
Dès le mois de décembre 1912,
cinquante mille exemplaires en

avaient déjà été distribués, dans
les conférences organisées par la
direction des pêcheries, dans les
magasins de vente, en fin dans
les cours gratuits de cuisine où
les ménagères viennent avec em-
pressement s'instruire aux cen-
tinaies de préparer cabillauds,
aiglefin, plies, harengs, maque-
reaux et merlans. La campagne
entreprise par la direction des
pêcheries de Hambourg, favora-
ble à ses intérêts et au bien-être
des classes modestes, ne man-
querait pas de contribuer aussi à
la supériorité intellectuelle de l'Al-
lemagne, s'il fallait en croire l'a-
dage du philosophe Buchner, au-
jourd'hui un peu oublié: car le
poisson est un aliment phos-
phoré.

Le Professionnel

Pierre-Augustin Rabichon,
après avoir été successivement,
mais dans l'espace de deux an-
nées: clerc d'avoué, agent d'as-
surances, préparateur de chi-
mie, employé du gaz, photogra-
phe, contrôleur de théâtre et at-
taché aux pompes funèbres, se
retrouva, malgré tant d'aptitudes
diverses, sur le pavé de Paris. Il
lui restait soixante centimes
pour toute monnaie, et un diplo-
me de capitaine en droit, obte-
nu en des temps moins difficiles,
qu'il portait toujours sur lui.
Quelle place nouvelle sollicite-
rait-il ? Dans toutes il fallait de
l'assiduité, et précisément, Pier-
re-Augustin Rabichon n'était pas
assidu. Il n'aimait rien tant que
flâner le long des rues, sur les
quais, dans les jardins publics,
dans les jardins publics surtout,
où il dressait les moineaux à ve-
nir se poser sur son doigt, sur
son chapeau, et jusque sur son
nez qu'il portait long, enluminé
et plaisant. Les patrons de tant
d'industries variées avaient re-
fusé de comprendre ses goûts.
Où irait-il ? Que deviendrait-il ?
Il sentait l'inquiétude le gagner,
car, après avoir tant paresse-
ment pour le compte d'autrui, il
était réduit à passer à ses
frances, ce qui n'était point la mè-
me chose. Il fut tiré de l'amertu-
de de ses réflexions par un
événement banal en apparence,
et qui allait influer sur toute sa
destinée. Devant lui, deux indi-
vidus, après s'être copieusement
injuriés, se livraient à une de ces
luttues athlétiques si fort à la
mode. Elles sont autorisées en
lieux clos, non sur la voie publi-
que. L'un des deux combattants
roula bientôt sur le pavé, après
un coup de poing magistral. Aussitôt la lutte finie, deux ser-
gents de ville accoururent et em-
menèrent le blessé au poste, l'au-
tre n'ayant pas eu la politesse de
les attendre. Mais, avant de se
loigner, ils demandèrent son nom
et son adresse à l'unique témoin
de la scène: Pierre-Augustin Ra-
bichon, 63, rue Lepic, à Mont-
martre (deux termes à payer).

Huit jours de prison pour coups
et blessures: ainsi jugea la neu-
vième chambre correctionnelle
du tribunal de première instance
de la Seine dans sa haute sages-
se. S'ils n'avaient pas été don-
nés, les coups et blessures au-
raient toujours été reçus. Et Pier-
re-Augustin Rabichon, qui avait
déposé avec toute l'émotion insé-
parable d'un premier début, mais
qui s'était remis promptement
devant la bienveillance signalée
du président, toucha avec un
sourire plein de gratitude sa taxe
de témoin. Dès lors, à quoi bon
chercher un autre emploi ? Sa
position sociale était assurée:

La gloire lui vint un jour.
Dans une affaire de crime pas-
sionnel, à quoi sa promenade
éternelle à travers Paris lui avait
permis d'assister, il formula une
déposition avec tant d'éloquence
qu'elle entraîna la conviction du
jury. Lorsque le verdict affir-
matif fut rendu, le témoin con-
sidéra d'un œil triomphant la
jeune femme qu'il avait fait con-
damner. Les journaux du soir
portèrent ce grand titre en man-
chette: "La déposition de M. Ra-
bichon en cour d'assises", et les
journaux illustrés publièrent son
portrait. Sa taxe entière passa
dans l'acquisition de ces périodi-
ques.

Le succès le transforma. Il ap-
porta désormais, dans sa fonction
un ton cassant et autoritaire qui

Pierre-Augustin Rabichon té-
moignait pour vivre.

Pierre-Augustin Rabichon se
multipliait dans Paris. Com-
ment croire qu'il n'exista qu'un
seul Rabichon dans la capitale ?
Il semblait plutôt qu'il y en eût
une dizaine. Il était présent à
une altercation entre cocher et
client à l'Arc de Triomphe (jus-
tice de paix); il assistait à une
réunion électorale aux Batignolles
(police correctionnelle), et il
contemplant l'agonie d'une fille
assassinée à Grenelle (cour d'as-
sises). Et il témoignait, témoi-
gnait, témoignait, ou plutôt, pour
employer son nouveau langage,
"il rendait hommage à la vérité".
Ayant trouvé un si honorable
moyen d'existence, il avait abdi-
qué son aspect de bohème et la
fantaisie de sa vie, pour afficher
de la dignité et de la distinction.
N'exerçait-il pas une sorte de
sacerdoce, et ne devait-il pas,
extérieurement même, montrer
la gravité d'un fonctionnaire,
d'un auxiliaire de la justice ?

Il avait fait un art de la dépo-
sition. Bonhomme et d'une in-
différence manifeste devant les
tribunaux de simple police, il
affectait des airs dédaigneux
pour ces vulgaires contraven-
tions qui n'attachent pas l'hon-
neur des prévenus et qui ne sont
d'aucune importance dans la vie
sociale. Evidemment, il fallait,
pour vivre, descendre aux in-
fimes détails du métier; mais ces
sarcasmes, devant des juges de
haut prestige, lui étaient posi-
tivement insupportables.

La police correctionnelle le
méprisait déjà plus à l'aise. Quand
il se rendait à l'invitation du
juge d'instruction, sa démarche
ferme, ses manières correctes, un
certain contentement de soi en
imposaient immédiatement au
magistrat, et c'était avec une af-
fectation de politesse que celui-
ci lui réclamait ses renseigne-
ments qu'il pouvait avoir à
fournir. Devant le tribunal, aux
questions du président, Pierre-
Augustin Rabichon répondait pos-
sément, en se faisant légèrement
prier, avec une nuance d'indul-
gence pour les faiblesses de la
nature humaine.

Mais la cour d'assises révélait
tout l'éclat de son témoignage.
La présence du jury flattait ses
opinions démocratiques et il af-
fectait, lorsqu'il parlait, de s'ad-
resser aux jurés et même au
public, plutôt qu'à messieurs de
la cour venus là, non pour la eu-
pabilité, mais pour l'application
de la peine. La destinée d'un
être humain dépendait de la
phrase qui sortirait de sa bou-
che: il était le dispensateur de la
vie et de la mort, car sa dépo-
sition, composée avec art, exerçait
une autorité incontestable. Que
pouvaient être des témoins d'oc-
casion auprès de ce "profession-
nel" ?

La gloire lui vint un jour.
Dans une affaire de crime pas-
sionnel, à quoi sa promenade
éternelle à travers Paris lui avait
permis d'assister, il formula une
déposition avec tant d'éloquence
qu'elle entraîna la conviction du
jury. Lorsque le verdict affir-
matif fut rendu, le témoin con-
sidéra d'un œil triomphant la
jeune femme qu'il avait fait con-
damner. Les journaux du soir
portèrent ce grand titre en man-
chette: "La déposition de M. Ra-
bichon en cour d'assises", et les
journaux illustrés publièrent son
portrait. Sa taxe entière passa
dans l'acquisition de ces périodi-
ques.

Le succès le transforma. Il ap-
porta désormais, dans sa fonction
un ton cassant et autoritaire qui

froissait les magistrats, accou-
tûmes à plus d'égards. Pouvait-
on discuter ses renseignements,
entendre d'autres témoignages,
qu'avait déposés Pierre-Augustin
Rabichon, dont la renommée
avait été répandue par toute la
presse.

Un jour, comme le président de
quelque chambre correctionnelle
lui demandait sa profession, il
eut ce mot malheureux:
— Témoin.

Réplique qui excita l'hilarité
de l'auditoire et les sarcasmes de
la défense. On commença de s'é-
tonner de voir toujours cet hom-
me qui avait tout vu, dont le té-
moignage surgissait dans tous les
crimes et délits. Il fut tourné
en ridicule par des avocats éner-
giques, et peu à peu il connut, après
le triomphe, la décadence. Quand
il témoignait, on osait se moquer,
mettre en doute ses déclarations,
ne pas les prendre au sérieux.
Allait-il être contraint, après un
tel entraînement professionnel, à
choisir une autre carrière ?

Une telle déchéance fut épa-
rignée à Pierre-Augustin Ra-
bichon. Il fut assassiné dans un
quartier désert qu'il explorait
pour les besoins de son métier,
par un vétéran du crime qu'il
avait dénoncé et qui avait pu
s'échapper de prison. Mais avant
de comparaitre devant le tribu-
nal de Dieu, il put témoigner de-
vant un juge d'instruction mandé
en grande hâte. Et ses dernières
paroles, balbutiées avec peine,
furent encore empreintes d'un
souci de justice:

— Donnez-moi, je vous prie,
murmura-t-il, après avoir achevé
péniblement sa déposition, mon
mandat pour toucher ma
taxe.

N'avait-il pas assisté, en effet,
à son propre assassinat ?

THEATRES AMERICAINS

LE TULANE

Peu de pièces méritent aussi
complètement, aussi largement
le succès qu'elles obtiennent,
celle qui tient l'affiche au Tulane,
cette semaine, et dont a rendu
compte l'article de notre col-
laborateur, M. A. Béziat. Cette
charmante comédie, "Milestone",
à pour auteurs deux écrivains
célèbres MM. Arnold Bennett et
Edward Knoblauch. "Mile-
stones" vient d'être joué pendant
deux années consécutives à Lon-
dres et un an à New York. Le
succès ne s'est pas démenti un
instant. La scène se passe d'a-
bord en 1860, ensuite en 1885, et
enfin en 1912. Ces trois époques
donnent lieu à une très intéres-
sante variété de mise en scène et
de costumes. Plusieurs des rô-
les sont joués par les mêmes ac-
teurs dans les différentes pério-
des de leur existence. Voici en
quelques mots l'analyse de cette
pièce. John Read, un construc-
teur de navires, se fâche avec
son associé et sa famille car il
veut se mettre à construire des
navires en fer au lieu de navires
en bois. Vingt cinq ans plus
tard, il est marié, père de famille
et sur le point d'être nommé ba-
ronnet. Entre temps il a fait une
grosse fortune. Le fiancé de sa
fille, un jeune ingénieur de ta-
lent, propose de construire des
navires en acier à la place de na-
vires en fer. Cette proposition
déplaît au vieux constructeur
qui donne sa fille en mariage à
un vieux pair assez vieux pour
être le père, (sans calombrer),
de la jeune fille. Une autre gé-
nération a grandi. Le vieux ba-
ronnet, qui célèbre ses noces d'or,
essaie d'empêcher le mariage de
sa petite fille et d'une jeune in-
génieure, qui désire aller dans

l'ouest canadien. Pendant ce
temps une grève éclate dans ses
chantiers. Cette grève ne dure
pas, grâce à l'intervention de
l'ingénieur autrefois fiancé de sa
fille, qui lui aussi a réussi à
faire une grosse fortune et a été
nommé membre du Parlement.
La mère de la jeune fille revolt
son fiancé, elle est veuve, et grâce
à leurs efforts combinés, ils
arrivent à décider le vieux
grand-père à se montrer moins
intransigent. Enfin tout finit
pour la plus grande joie des spec-
tateurs par le mariage des jeunes.
Cette trame assez simple
sert de cadre à une comédie très
amusante.

LE CRESCENT.

Le mélodrame intéressant "Of-
ficier 666", est représenté au
Théâtre Crescent pour la pre-
mière fois à la Nouvelle-Orléans,
à prix populaires cette
semaine. Le fonds de la
pièce est basé sur les hauts faits
d'un Rocabole de la haute, qui
est en même temps, amateur
d'art et cambrioleur. Sa manie
est d'accaparer des tableaux à
l'huile, des peintures antiques.
Au lever du rideau il est dans le
salon de Travers Galdwin, riche
New Yorkais, absent, pour cause
de "globe-trotting". Le voleur
prépare un de ses fameux
coups. Gladwin revient inopin-
nément et découvre que l'ama-
teur de vieux tableaux se fait
passer pour le maître de céans,
parmi le grand monde de Fifth
Avenue, et est sur le point de dé-
camper avec une riche collection
d'objets d'art. Le jeune mil-
lionnaire revêtant l'uniforme de
l'agent de Police No. 666, se fait
un jouet de l'intrus, et arrête une
jeune fille de la société, la fiancée
du prétendu millionnaire, et
l'accuse d'être complice de ses
méfaits. Puis Gladwin, subjugué
par le charme et la beauté
de sa captive, en devient amou-
reux, et avec l'aide du vrai of-
ficier No. 666, la sauve du voleur.
Mais celui-ci, quoique démas-
qué, ne se trouve pas moins sa-
tisfait. Comment ? Il faudrait
assister aux représentations du
mélodrame.

De La Meilleure Nourriture
A Un Prix Réduit

Velva est la nourriture la plus
économique que l'on puisse acheter.
Elle coûte beaucoup moins
que la viande et est plus nour-
rissante. Et il y a tant de façons
de s'en servir—avec biscuits, gau-
fres, muffins et crêpes.



"La Danse de la Fortune," pièce
allégorique est représentée
par Bert French et Alice Eis.
Cette danse est célèbre
en Europe, et elle est exécutée
par deux des plus fameux arti-
stes du Continent. L'on voit
la déesse de la Fortune souriant
à ses admirateurs, puis leur en-
levant tous les dons qu'elle leur
avait si libéralement passés.
Mlle Eis dans le rôle de La For-
tune, est idéalement belle et
charmante. Ses succès sur les
scènes Européennes et Américai-
nes ont été sans nombre. Le
programme de nouveautés qui
suit l'allégorie, comprend:
Francis McGinn, créateur du rôle
"Officier 666", dans un scénario
intitulé "The Cop"; Minnie Allen,
dans un répertoire de chants et
de danses; Redford et Winches-
ter, jongleurs comiques; Carl
Mac Gullough, dans des "impres-
sions de la scène"; Johnny Small
et les Sœurs Small, présentant
un programme varié de chansons
et de danses; Claude Ranf, équi-
libriste; puis le cinéma spécial
de l'Orpheum — un Kalem — de
grand intérêt, et l'orchestre de
l'Orpheum, le meilleur du sud.

AMUSEMENTS.

TULANE CE SOIR
TOU TE LA
SEMAINE
Prix: 50c. 75c. 1.00. 1.50. 2.00.
Matinées: Mercredi, Samedi

CRESCENT
Toute la
Semaine
Matinées: 15c à 35c
Soirées: 25c à 50c
Matinées: Mardi, Jeudi, Samedi

MILESTONES
Le chef d'oeuvre de Théâtre Moderne
La semaine prochaine, "Stop Thief"

OFFICER 666
Matinée, Dimanche: "The Blindness of Virtue"

OPERA FRANÇAIS, M. Affre, Impresario
Samedi 31 Janvier, à 8 heures de soir
36ème soirée d'abonnement

La commission du port a élu
ses officiers pour l'année 1914:
MM. Robert G. Guérard, pré-
sident; A. M. Lockett, vice pré-
sident; Walter van Benthuyzen,
secrétaire; et Loeb, Locket, Van
Benthuyzen et Alvis, comité du
finance.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 72 Commencé le 8 novembre 1913

LE CRIME D'ORCIVAL

(Suite)
M. Lecoq était prêt. Véritablement il avait
l'air, la tournure, la physionomie et les façons
d'un respectable chef de bureau d'une cinquan-
taine d'années. Des lunettes d'or, un para-
pluie, tout en lui exhalait un parfum on ne
peut plus bureaucratique.
— Maintenant, dit-il au père Plantat, hâtons-
nous.
Dans la salle à manger, Goulard, qui avait
fini de déjeuner, attendait au port d'armes le
passage de son grand homme.
— Eh bien! mon garçon, lui demanda M.
Lecoq, as-tu dit deux mots à mon vin ? com-
ment le trouves-tu ?
— Délicieux, monsieur, répondit l'agent de
Corbeil, parfait, c'est-à-dire un vrai nectar.
— Ta-t-il ragailardi, au moins ?
— Oh! oui, monsieur.
— Alors, tu vas nous suivre à quinze pas et
tu monteras la garde devant la porte de la mai-
son où tu nous verras entrer. J'aurai proba-
blement à te confier une jolie fille que tu con-
duiras à M. Domini. Et ouvre l'œil; c'est une
fine mouche, fort capable de l'enjôler en route
et de te glisser entre les doigts.
Ils sortirent et derrière eux, Janouille se har-
ricada solidement.

XXV.
Avez-vous besoin d'argent ?
Voulez-vous un habillement complet à la
dernière mode, une calèche à huit ressorts ou
une paire de bottines ? Vous faudrait-il un
cachemire de l'Inde, un service de porcelaine
ou un bon tableau pas cher ? Est-ce un mo-
bile que vous souhaitez, de noyer ou de palis-
sandre, ou des diamants, ou des draps, ou des
dentelles, ou une maison de campagne, ou votre
provision de bois pour l'hiver ?
Adressez-vous à Mme Charman, 136, rue No-
tre-Dame-de-Lorette, au premier au-dessus de
l'entresol, car elle tient tout cela et même d'au-
tres articles encore qu'il est défendu de consi-
dérer comme marchandise.
Si, homme, vous avez quelque garantie à lui
présenter, ne fût-ce qu'un traitement saisis-
sable, si, femme, vous êtes jeune, jolie et point
farouche, Mme Charman se fera un plaisir de
vous obliger à raison de deux cents pour cent
d'intérêt.
A ce taux elle a beaucoup de pratiques et
n'a pourtant pas encore fait fortune. C'est
qu'elle est forcément très aventureuse, qu'il y
a d'énormes pertes, s'il y a de prodigieux pro-
fits, et que souvent ce qui est venu par la
flûte s'en va par le tambour.
Puis, ainsi qu'elle se plaît à le dire, elle est
trop honnête: elle vendrait sa dernière chemise
brodée plutôt que de laisser protester sa signa-
ture.
Personne, d'ailleurs, moins que Mme Char-
man ne ressemble à cette horrible grosse fem-
me à voix rauque, à geste cynique, chargée de
bagues et de chaînes d'or qui est le type de la
marchande à la toilette.
Elle est blonde, mince, douce, ne manque pas
d'une certaine distinction et porte invariable-

ment, été comme hiver, une robe de soie noire.
Elle possède un mari, assure-t-on, mais per-
sonne jamais ne l'a vu, ce qui n'empêche pas
que sa conduite est, au dire de son portier, au-
dessus du soupçon.
Si honorable cependant que soit la profes-
sion de madame Charman, elle a eu plus d'une
fois affaire à M. Lecoq, elle a besoin de lui et
le craint comme le feu.
Aussi accueillit-elle l'agent de la sûreté et
son compagnon — qu'elle prit pour un collè-
gue, bien entendu — un peu comme un surmu-
méraire accueillerait son directeur venant le
visiter.
Elle les attendait. A leur coup de sonnette,
elle accourut au devant d'eux jusque dans son
antichambre, gracieuse, respectueuse, le sou-
rire aux lèvres. Elle disputa à sa bonne l'hon-
neur de les faire passer dans son salon, elle
leur offrit quelques rafraîchissements, la
moindre des choses.
— Je vois, chère madame, commença M. Le-
coq, que vous avez reçu mon petit mot.
— Oui, monsieur, ce matin de très bonne
heure, j'étais même encore au lit.
— Très bien. Et avez-vous été assez com-
plaisante pour vous inquiéter de ma commis-
sion ?
— Ciel! M. Lecoq, pouvez-vous bien me de-
mander cela, quand vous savez que j'aimerais
à passer dans le feu pour vous ! Je m'en suis
occupée à l'instant même, je me suis levée tout
express.
— Alors vous avez découvert l'adresse de
Pélagie Taponnet, dite Jenny Fancy ?
— Mme Charman crut devoir dessiner la plus
gracieuse de ses révérences.
— Oui, monsieur, oui, répondit-elle, soyez
satisfait. Si j'étais femme à me faire valoir
hors de propos, je pourrais vous dire que j'ai
eu un mal infini à me procurer cette adresse,

que j'ai couru tout Paris, que j'ai dépensé dix
francs de voitures, je mentirais.
— Au fait, au fait, insista M. Lecoq.
— La vérité est que j'ai eu le plaisir de voir
Miss Jenny Fancy avant-hier.
— Vous plaisantez.
— Pas le moins du monde. Et même, à ce
propos, laissez-moi vous dire que c'est une
bien brave et bien honnête personne.
— Vraiment !
— C'est comme cela. Imaginez-vous qu'elle
me devait 480 francs depuis plus de deux ans.
Naturellement, comme bien vous pensez, j'avais
mis un P sur cette créance et je n'y songeais
plus guère. Mais voilà qu'avant-hier, ma
Fancy m'arrive toute pimpante, qui me dit:
"J'ai fait un héritage, Mme Charman, j'ai de
l'argent et je vous en apporte." Et elle ne
plaisait pas, elle avait plein son porte-mo-
naie de billets de banque, et j'ai été payée inté-
gralement.
Et comme l'agent de la sûreté se taisait, elle
ajouta avec une conviction profonde et atten-
drie:
— Bonne fille, val Digne créature...
A cette déclaration de la marchande, M. Le-
coq et le père Plantat avaient échangé un coup
d'œil. La même idée leur venait à tous deux
en même temps.
Cet héritage annoncé par Miss Fancy, tous
ces billets de banque ne pouvaient être que le
prix d'un grand service rendu par elle à Tré-
morel.
Cependant l'agent de la sûreté voulait avoir
des renseignements plus positifs.
— Dans quelle position était cette fille avant
cette succession ? demanda-t-il.
— Ah! monsieur, dans une position affreuse,
allez. Depuis que son comte l'a quittée et qu'elle
a mangé son saint frusquin dans les modes,
elle a été toujours en dégringolant. Une per-

sonne que j'ai vue si comme il faut, autrefois!
Après cela, vous savez, quand une femme a des
peines de cœur! Tout ce qu'elle possédait, elle
l'a mis au clou ou vendu loque à loque. Dans
ces derniers temps, elle fréquentait la plus
mauvaise société, elle buvait de l'absinthe,
n'a-t-on dit, et même elle n'avait plus rien à se
mettre sur le dos. Quand elle recevait de
l'argent de son comte, car il lui en envoyait
encore, elle le dépensait en parties avec des
femmes de rien du tout, au lieu de s'ache-
ter de la toilette.
— Et où demeure-t-elle ?
— Tout près d'ici, dans une maison meub-
lée de la rue de Vintimille.
— Cela étant, fit sèchement M. Lecoq, je
m'étonne qu'elle ne soit pas ici.
— Ce n'est pas ma faute, allez, cher mon-
sieur; si je sais où est le nid, j'ignore où est
l'oiseau. Elle était dénichée, ce matin, lorsque
ma première demoiselle est allée chez elle.

— Diable! mais alors, c'est fort curieux,
il faudrait me la faire chercher bien vite.
— Soyez sans inquiétude. Fancy doit ren-
trer avant quatre heures et ma première l'en-
tend chez son concierge avec ordre de me l'a-
mener dès qu'elle rentrera, sans même la lais-
ser monter à sa chambre.
— Attendez-la donc.
Il y avait un quart d'heure environ que M.
Lecoq et le père Plantat attendaient, lorsque
tout à coup madame Charman, qui a l'oreille
très fine, se dressa.
— Je reconnais, dit-elle, le pas de ma pre-
mière demoiselle dans l'escalier.
— Ecoutez, dit M. Lecoq, puisqu'il en est ain-
si, arrangez-vous de façon à ce que Fancy
croie que c'est vous qui l'avez envoyée cher-
cher; moi ami et moi aurons l'air de nous
trouver ici par le plus grand des hasards.